

LA FONTAINE MÉDICIS.

Comme souvent l'après-midi, Martha passe sa laisse à Nelson, petite boule de poils beige, un Loulou de Poméranie pure race prétend-t-elle, et prend l'ascenseur pour se rendre au Jardin du Luxembourg. Elle n'a que la rue Guynemer à traverser. Elle connaît par cœur ce jardin qu'elle passe de longs moments à contempler depuis la terrasse de son huitième étage. Elle longe l'allée latérale surveillée par la vingtaine de statues des reines et femmes célèbres de France ; sa féminité en ressent comme une fierté. Elle poursuit toujours jusqu'à la Fontaine Médicis, cette œuvre voulue par une autre femme que la France a vénérée. Pour son moment de lecture, elle préfère une de ces chaises de métal vert presque toujours libres à côté de la fontaine, moins confortables que les bancs autour du grand bassin, mais à l'abri de l'agitation. Elle peut se concentrer sur son livre, uniquement bercée par le clapotis de la fontaine, Nelson généralement assoupi à ses pieds. Elle y vient presque tous les jours, mais jamais le jeudi. Ce jour-là est réservé à sa coquetterie. Alors qu'en arrivant chez l'esthéticienne son visage a cette apparence quelconque qu'elle déteste, elle en ressort une heure plus tard, maquillée comme une starlette ; c'est une autre Martha. Ensuite, la coiffeuse sait le genre de chignon stricte mais recherché qu'elle doit lui confectionner. Elle se sent alors assez présentable pour recevoir Simone et Adélaïde, ses deux vraies amies qui viennent chaque semaine évoquer devant une tasse de thé vert le film qu'elles ont été voir la veille ; un rituel que pour rien elles n'abandonneraient.

Depuis quelque temps, sa lecture au jardin est perturbée par un groupe de hippies qui s'installe régulièrement en fin de journée, à l'arrière du monument de la fontaine. Elle pensait que cette mouvance avait disparu depuis mai 68 ; apparemment il n'en est rien. Leurs longues robes, leurs pantalons aux pattes d'éléphant, leurs chemises à fleurs et leurs cheveux longs tenus par un foulard en bandeau sur le front ne laissent aucun doute. Martha les préfère quand même à cet autre groupe de jeunes, des voyous ceux-là, au crâne rasé sur les côtés comme ces rappeurs américains, qui rodent régulièrement à l'autre extrémité du jardin près de la fontaine dite des « Grands Explorateurs ». Les flics savent qu'avec eux la drogue y circule mais ferment les yeux tant que leur comportement n'offusque personne dans le jardin. Ils ont bien essayé de provoquer ceux qu'ils appellent les baba cool mais le pacifisme dogmatique de ces derniers a vite mis fin à toute tentative d'agressivité. Martha s'amuse en imaginant que si les uns ou les autres devaient un jour se déguiser pour un carnaval, ça serait sans doute en costume-cravate.

Au début, Martha a détesté ces hurluberlus qui venaient troubler sa tranquillité. Seulement entendre leurs guitares ou leurs chants l'agaçait. Un jour, l'une d'eux s'est aventurée jusqu'à s'approcher de Nelson ; elle prétendait adorer les chiens et le trouvait magnifique. Craintif comme il est, il s'est laissé caresser ; bon point pour la demoiselle. Un autre a eu l'audace de lui faire croire que sous ses airs de nomade il se piquait de littérature et qu'il pouvait en discuter avec elle si elle le souhaitait. Elle n'alla pas jusque-là, qu'aurait-elle eu d'ailleurs à dire, mais la confiance s'était installée. D'une certaine manière leur présence avait fini par la rassurer. Leur fantaisie qui contrastait tant avec son conformisme l'amusait. Inconsciemment, elle y trouvait une compensation à l'indifférence dont son mari faisait preuve ces derniers temps. Nelson et Joana, la femme de ménage, étaient devenus ses seuls confidents.

Pierre est chef-comptable chez un importateur de produits forestiers. Il sait parfaitement que sans le soutien financier des parents de Martha, ce n'est pas son salaire qui lui permettrait de profiter d'un tel appartement au cœur d'un des quartiers le plus cher de Paris. Ni de se faufiler dans les rues de la capitale au volant du dernier modèle de la Mini Clubman, tout en ayant une rutilante Jaguar XE qui attend au garage du sous-sol pour les vacances et les WE à Deauville. Il croit d'ailleurs que c'est pour lui un atout pour briller auprès des femmes. Sa passion pour les voitures anglaises est née bien avant le Brexit. Aujourd'hui, il s'interroge sur la possibilité de continuer à en assurer l'entretien, notamment quand il faudra trouver des pièces de rechange. Mais il n'est pas de nature à s'inquiéter outre mesure du lendemain. Son travail lui plaît encore et l'excuse des réunions tardives lui permet de passer de bons moments avec ses amis avant de rejoindre le domicile conjugal. La préciosité de Martha l'agace un peu mais il sait ce qu'il serait sans elle et sa famille. Il ne voit cependant aucune raison de se presser à rentrer.

Ce matin, Pierre est parti en oubliant son téléphone portable. C'est Joana qui l'a trouvé sur la table de nuit en faisant sa chambre. En l'ayant entre les mains Martha est prise par la curiosité de ce que peut bien contenir cette petite boîte. Elle hésite un peu avant d'essayer de l'ouvrir ; ce genre d'indiscrétion n'est pas ce que sa culture lui a inculqué. A son étonnement, l'iPhone s'ouvre sans le moindre mot de passe. C'est bien lui, se dit-elle, lui qui ne se méfie jamais de rien. Elle a devant elle tous ces derniers messages. Même ceux d'une certaine Clara qui l'appelle « mon Pierrot ». Le sang de Martha se glace quand elle lit les mots doux qu'ils s'échangent. Apparemment même la nuit, ce dont elle ne peut se rendre compte puisqu'ils font chambre à part. Non pas parce qu'ils sont fâchés mais parce qu'il ronfle comme une locomotive. Elle prend une forte respiration avant de demander à Joana de le remettre là où elle l'a trouvé. Un moment elle regrette de ne pas l'avoir fait elle-même en imaginant que Joana pourrait aussi bien qu'elle en voir le contenu. La douleur est cruelle mais elle décide de n'en rien montrer pour le moment. Elle attend de voir comment Pierre va réagir.

En s'installant cet après-midi auprès de la fontaine Médicis, qu'elle appelle SA fontaine, Martha est dans ses pensées. Elle n'entend même pas les cris des enfants qui font naviguer leurs voiliers sur le grand bassin, ni ceux du gardien qui doit intervenir quand ils deviennent trop bruyants ou qu'ils se penchent trop dangereusement pour récupérer un bateau dont ils ont perdu le contrôle. Dans sa bulle, rien ne la touche aujourd'hui. Elle contemple comme elle ne l'avait encore jamais fait la sculpture qui domine la fontaine. Elle se souvient que cette œuvre est appelée « Polyphème surprenant Galatée dans les bras d'Acis », une représentation du géant cyclope découvrant sa belle dans les bras d'un autre. Jamais elle n'avait pensé que ces figures de marbre et de bronze pourraient, même de manière inversée, faire allusion à sa propre situation puisque, en quelque sorte, c'est elle qui venait de découvrir son géant tenant la belle dans ses bras. Profitant de la douceur de ce soir d'été, elle ne se presse pas pour rentrer. Comme c'était prévisible, elle est quand même la première au foyer. Elle n'est pas d'humeur à passer la soirée à attendre, comme elle l'a tant fait ces derniers temps. Elle avale rapidement ce que Joana avait préparé pour le souper, elle laisse sur la table ce qui est prévu pour Pierre et s'installe devant la télé. Comme par hasard, Pierre arrive quand il est dix heures passées. « Excuse-moi, on avait une réunion qui n'en finissait pas. On a grignoté au bureau. Je n'ai pas pu te prévenir, j'avais oublié mon téléphone à la maison » « Ben voyons ! » pense amèrement Martha en s'efforçant de ne pas faire d'ironie. Elle met au frigo ce qui pouvait l'être et range la vaisselle pour ne pas avoir à donner d'explications

demain à Joana. Mieux vaut, pour l'instant, faire comme si de rien n'était. C'est sa première nuit avec ce fardeau sur le cœur. Elle avale deux gélules de Saprana pour être sûre de s'endormir.

Le lendemain au réveil, Martha s'efforce de faire strictement tout comme à l'habitude. De même, Pierre ne change rien et, à peine fini de déjeuner, il descend au garage sortir la Mini pour se rendre au bureau. Apparemment, cette fois il n'a pas oublié son téléphone, dont il ne se doute pas des secrets qu'il a dévoilés la veille. Joana ne fait aucune remarque à ce sujet. La journée se passe exactement comme si rien n'avait changé. Au point que Martha se demande si elle n'a pas rêvé. Elle réalise que, finalement, sans le savoir, la situation était la même les jours précédents. Et depuis combien de temps ? Les jours suivants s'écoulaient de la même manière. En prenant sur elle, Martha donne l'impression de n'être nullement affectée. Combien de temps tiendra-t-elle ?

Voilà deux semaines que ça dure. Ce soir, en rentrant comme à l'accoutumée, Pierre dépose son manteau sur la chaise de l'entrée et se dirige directement vers la salle à manger. Il s'étonne que la table soit encore dressée. Il remarque soudainement qu'un profond silence règne autour de lui. Il fait le tour des pièces mais ne trouve personne dans l'appartement. Il remarque que la laisse de Nelson n'est plus là mais que Martha a laissé son sac Vuitton, son préféré, sur la tablette de l'entrée. Il décide de l'appeler. A sa grande surprise, c'est dans le sac de Martha que ça sonne ; elle est donc partie sans son téléphone. Il appelle Joana qui se dit très étonnée ; elle n'avait rien remarqué d'anormal avant de partir vers 18 heures. Il s'affale dans un fauteuil en essayant d'envisager les hypothèses pouvant expliquer cette absence. Elle n'a pas pu aller loin sans son sac. Ni sans téléphone. Et avec le chien. Il décide d'attendre avec l'espoir qu'elle réapparaisse avec des explications. Les heures passent. Il appelle ses beaux-parents qui disent ne pas l'avoir vue et lui conseillent de continuer à attendre ; si elle était partie pour longtemps elle l'aurait fait savoir. Minuit sonne. N'y tenant plus, il appelle le commissariat qui envoie une patrouille. Informés des habitudes de Martha, les flics arrivent assistés d'une équipe cynophile et entament une battue nocturne du Jardin du Luxembourg, à cette heure fermé depuis longtemps au public. Assez rapidement les chiens retrouvent Nelson trainant sa laisse derrière lui, mais après avoir passé ce vaste paradis vert « au peigne fin », aucune trace de sa maîtresse. Les flics décident de ne pas en faire plus pour l'instant, une fugue leur paraissant toujours possible.

Après avoir peu dormi, Pierre s'est levé tôt et tourne en rond d'une pièce à l'autre, à la recherche d'un élément qui pourrait lui donner une explication. Il appelle le bureau pour prévenir qu'il ne pourra sans doute pas venir aujourd'hui. Joana est venue comme d'habitude et lui a préparé les deux repas qu'il n'a pas mangés. Elle lui dit qu'elle va s'occuper de Nelson, qu'il n'a pas à s'en inquiéter. Aucune nouvelle de la journée. Et si Martha avait été enlevée, finit-il par se demander. Mais par qui ? Et pour quoi ? Bien que hautement improbables, deux hypothèses lui viennent à l'esprit. Pour une rançon, compte tenu de la richesse bien connue de ses beaux-parents ? Pour des motifs politiques en raison des relations de l'entreprise qui l'emploie avec des pays africains en rébellion ? Il exclut l'idée d'une vengeance à cause de son infidélité, convaincu qu'il est de ne pas avoir été découvert. Informée de leur fréquente présence par des habitués du jardin, la police interpelle les deux groupes de jeunes marginaux pour les interroger. Sans surprise, les uns et les autres assurent n'avoir strictement rien remarqué.

Le lendemain, en montant le courrier, Joana lui fait remarquer une enveloppe sans timbre et sans adresse, qui n'est donc pas parvenue par la poste mais a dû être déposée directement dans la boîte. Pierre l'ouvre négligemment, persuadé qu'il s'agit encore d'une de ces publicités qui polluent nos boîtes aux lettres avant d'encombrer nos poubelles. Il y trouve une feuille mal pliée, avec ces mots écrits grossièrement comme par un enfant : « Si tu veux la revoir – vendredi soir à 23h précises – face au 25 rue Berton – Avec 100 000 dollars dans un sac isotherme de chez Auchan ». Des gouttes de sueur commencent à lui perler sur le front. Etonnée de sa réaction Joana questionne « Qu'est-ce qu'il y a ? » à quoi il s'empresse de répondre « Non, non, c'est rien. Encore une de ces pubs stupides », et glisse le papier replié dans sa poche. Il pense qu'à ce stade il vaut mieux ne pas ébruiter la situation. Il s'est d'ailleurs toujours méfié de cette Joana qu'il croit jalouse de leur argent et capable d'essayer d'en profiter. Sans lui expliquer pourquoi, il lui demande de passer chez Auchan et de lui rapporter le poisson surgelé que Martha lui prend les jours où Joana est de repos.

Une fois seul, il s'interroge sur ce qu'une telle situation lui commande de faire. Prévenir la police dont il soupçonne que le manque de discrétion (euphémisme) risque de tout faire capoter ? Ne rien dire à personne et répondre aux injonctions, ce qui présente une autre nature de risques ? En dehors du fait qu'il ne voit pas comment se procurer en deux jours les dollars exigés. Bien que cette somme lui paraisse ridiculement faible pour justifier un enlèvement, ce n'est pas pour autant qu'elle sera facile à trouver en si peu de temps. Surtout en dollars. Il exclut de les demander à ses beaux-parents. Même si pour eux la somme est dérisoire, ils n'ont pas accumulé cette fortune pour la dilapider avec des vauriens. A leurs yeux, une seule réponse : la police. Il opte finalement pour cette solution mais à condition qu'on le laisse approcher seul le lieu du rendez-vous de manière à faire « sortir le loup du bois », les flics se tenant prêts à intervenir. Le commissaire accepte l'idée et lui conseille de ne mettre que des journaux dans le sac de chez Auchan. De toute façon, l'objectif est de coincer les truands et de récupérer le sac et son contenu. De ce point de vue, Pierre est soulagé.

Dès la tombée de la nuit, deux voitures banalisées de la police sont venues discrètement se garer de part et d'autre du 25 de la rue Berton, tous feux éteints de manière à ce qu'on ne voie pas les flics à l'intérieur. Quelques minutes avant 23 heures, Pierre a garé sa Mini à quelques centaines de mètres et s'approche, lentement mais sûrement, de l'adresse indiquée. Inutile de dire qu'il n'en mène pas large. Mourant d'envie de savoir ce qu'il se passe autour, il avance sans tourner la tête pour éviter d'attirer l'attention. Cette petite rue très peu fréquentée est mal éclairée mais un réverbère illumine la porte du numéro 25. Pierre se trouve ainsi en pleine lumière en s'approchant du lieu fatidique, son sac de chez Auchan bien en vue. Selon lui, il manque très peu à 23 heures. Sa tension artérielle doit atteindre des sommets au fur et à mesure que les secondes passent, son regard fixé sur cette porte, apparemment blindée, qui devrait s'ouvrir d'un moment à l'autre. Les minutes passent et rien ne se passe, sans qu'il ose s'en écarter. Vont-ils bientôt l'ouvrir cette porte, et que ce cauchemar cesse ? Dans ce silence lugubre son téléphone se met soudain à sonner. Les quelques notes de la Vie en Rose, qu'il avait stupidement choisie comme sonnerie, se mettent à résonner grotesquement dans le silence de la rue déserte. Dans l'excitation, il avait oublié de le couper avant de se lancer dans cette aventure. Il angoisse pour les conséquences d'un tel vacarme intempestif. Qui peut bien l'appeler à cette heure ? Va-t-il répondre ? Il a surtout envie que cesse cette sonnerie ridicule. Il se résout à ne pas décrocher. Il constatera plus

tard qu'il s'agissait d'un numéro « inconnu » comme il nous en arrive à tout moment pour nous proposer l'affaire du siècle ou une autre tentative d'arnaque. Le silence revenu, il piétine devant cette porte qui ne montre toujours pas la moindre envie de s'ouvrir. Et les minutes passent. Soudain comme un éclair, un furtif coup de phare sans la moindre voiture à l'horizon. Il en déduit qu'il s'agit sans doute d'un signal lancé par les flics planqués dans leur voiture. Accablé et ne voyant pas d'autre solution, il décide de rentrer chez lui, après avoir appelé le commissaire de sa voiture pour le prévenir. Celui-ci lui conseille de ne pas bouger de chez lui jusqu'à nouvel ordre. Il laissera les flics en faction.

Le lendemain, Joana lui apporte une nouvelle enveloppe sans timbre, comme celle de l'autre jour. A l'intérieur, une feuille avec ces quelques mots et la même écriture « Il ne fallait pas venir avec les flics ». Boom ! Opération ratée. Et maintenant ? Pierre continue de refuser d'en parler à Joana. Sans soupçonner qu'elle puisse en être à l'origine, elle pourrait en être complice, ne serait-ce qu'inconsciemment, par imprudence. Elle continue les promenades au Jardin avec Nelson dont les yeux tristes laissent comprendre que sa maîtresse lui manque. Les journées s'écoulent sans que ces deux-là se parlent. Pierre scrute toutes les pubs qui arrivent dans sa boîte aux lettres. Finalement, une nouvelle enveloppe blanche apparaît. Fébrilement ouverte, Pierre y découvre ces nouvelles consignes « Le 28 à 23 h 45 – Sur Jean Bart – Passerelle de l'Arsenal – Sans les flics », ces trois derniers mots étant soulignés. Cette fois, Pierre est bien décidé d'y aller seul, sans même prévenir ni les flics ni Joana. Il prend le risque de ne pas remplacer les journaux qui restaient dans le sac Auchan.

En arrivant le lendemain matin, Joana est surprise de ne trouver personne dans l'appartement. Seul Nelson lui fait une fête encore plus enthousiaste que d'habitude. En l'emmenant pour sa promenade au jardin, elle passe devant le kiosque à journaux du Sénat et remarque le titre de la Une du Parisien : « Le cadavre d'un homme d'une cinquantaine d'année a été repêché tôt ce matin dans les eaux du Port de l'Arsenal ». Elle n'y porte pas une attention particulière. C'est en revenant à l'appartement qu'elle trouve la police qui se préparait à en forcer la porte. C'est elle qui leur ouvre, évitant de les voir la démolir. Les flics lui confirment que c'est bien de son patron dont il est question dans le journal. Ils doivent perquisitionner l'appartement ; routine ! Le seul élément intéressant qu'ils découvrent est le papier froissé pourtant le message du dernier rendez-vous. Ils râlent que Pierre ne leur en ait pas parlé. C'est leur premier indice vers lequel ils se rendent immédiatement. Pour eux, l'énigme est vite résolue : « Jean Bart » n'est autre que le nom d'un des bateaux amarrés près de la passerelle du port de l'Arsenal. Avec leur nom et numéro d'immatriculation on retrouve facilement les propriétaires du bateau et de ceux qui l'entourent. Tous appartiennent à des parisiens qui ne les utilisent qu'au moment des fêtes ou des vacances. Interrogés, les propriétaires des bateaux environnant ont tous déclarés ne pas s'y être rendus dernièrement et n'avoir rien entendu de spécial à leur sujet. Le propriétaire du « Jean Bart » est un septuagénaire, veuf et invalide, qui dit en avoir laissé la gestion et l'usage à son fils Marcel. Ce dernier, venu sur le tard, est un enfant unique qui, malgré de belles études, serait en rupture de la société. Selon son père, il se dit non-violent ; il ne ferait pas de mal à une mouche. Il n'a aucune idée de quoi ni comment il vit, sinon qu'il lui demande périodiquement de lui avancer un peu d'argent, que d'ailleurs il ne rembourse jamais. Ils ne se voient que très rarement. La dernière fois c'était à Noël ; il avait plutôt l'aspect d'un clochard. Il leur signale être aussi propriétaire d'une vieille péniche, normalement amarrée au port de Gennevilliers. A tout hasard il leur

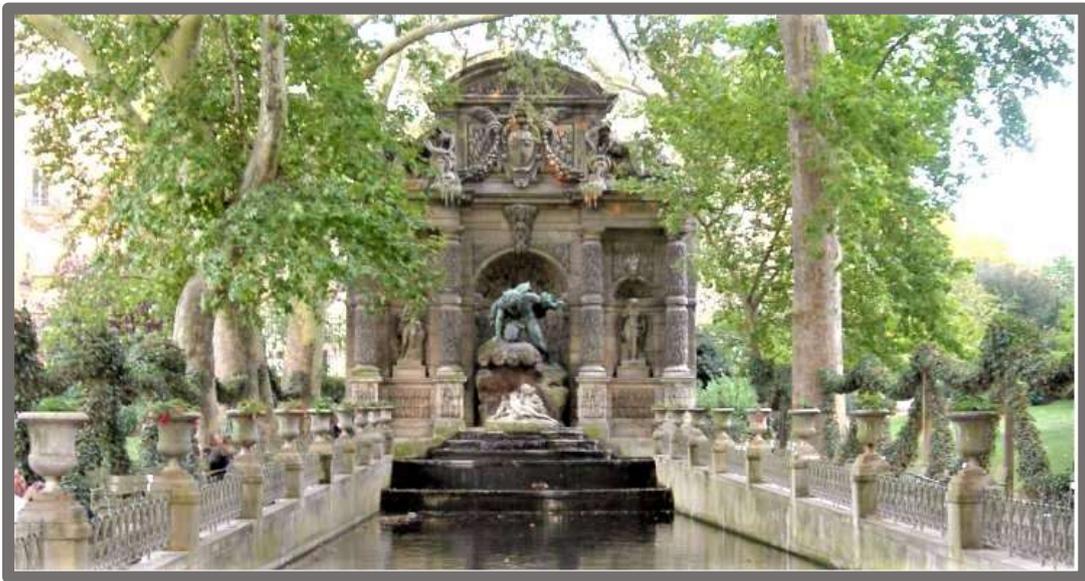
en donne le nom et l'immatriculation. Sans en saisir l'intérêt, les policiers décident néanmoins de s'y rendre, par acquis de conscience.

La vieille péniche est vite repérée. En s'en approchant, les policiers constatent une agitation à son bord. Pas normal pour une péniche abandonnée. Par précaution, ils font appel à des renforts qui prennent position alentour, avant que l'un d'eux s'aventure vers l'embarcation. En le découvrant, les occupants paraissent surpris mais n'opposent aucune résistance, la plupart continuant leurs bavardages. A n'en pas douter, on a affaire à un groupe de hippies comme il en reste peu en région parisienne. L'un d'eux réclame le silence pour que le policier expose la raison de sa visite. Tous en paraissent ébahis. Seule une femme tombe en larmes. Jeans ouvert aux genoux, pull deux taille de trop mais deux lavages de moins, lunettes rondes, cheveux lâchés sur les épaules et bandeau sur le front, elle ne se distingue pourtant pas des autres. Finalement, celui qui semble le plus âgé prend la parole. « On va tout vous expliquer. Contrairement aux apparences, cette dame est Martha, l'épouse de celui que vous avez repêché dans le Port de l'Arsenal » - « Et que fait-elle ici avec vous et dans cette tenue ? ». « C'est un peu compliqué. Madame a subi un choc quand elle a appris que son mari la trompait. On la connaissait car, comme elle, nous fréquentons le Jardin du Luxembourg. La voyant triste, pleurant quelques fois, nous avons tenté de lui apporter un peu de soutien » - « Jusqu'à lui proposer de la débarrasser de son mari volage. Je vois ». « C'est un peu plus compliqué que ça. Nous avons seulement imaginé un faux enlèvement pour ficher la trouille au mari. Vous aurez peut-être du mal à le croire mais nous ne sommes pour rien dans sa noyade » - « Et c'est qui alors ? » - « C'est lui tout seul » - « Suicide ? » - « Même pas. Nous lui avons donné rendez-vous sur le bateau de mon père » - « Ça je l'avais compris » - « On ne savait pas qu'il n'avait pas le pied marin ; on l'a laissé arriver à bord par la planche qui nous sert habituellement de passerelle d'embarquement. Excusez du peu. Etait-elle encore mouillée ? Toujours est-il qu'il a glissé et est tombé à l'eau. On a pensé, et on le regrette bien maintenant, qu'un bon bain de minuit lui servirait de leçon. Et on s'est carapatés pour ne pas risquer d'être accusés de l'avoir poussé. On ne savait pas qu'il ne savait pas nager. C'est en voyant la presse de ce matin que Martha nous l'a appris » - « Et vous croyez qu'on va avaler votre histoire ? Et la rançon ? » - « Ça c'est une idée de Martha pour nous récompenser de l'avoir aidée, mais il n'était pas question de tout garder » - « Rassurez-vous, le sac qui la contenait a aussi été retrouvé dans l'eau du port » - « Vous pouvez le restituer à Martha ; on ne la mérite plus » - « Elle va en être très heureuse ; ce n'étaient que des vieux journaux ». Le moment est trop grave pour se permettre de sourire mais on découvre que lui aussi avait tenté de tromper son monde. « Et que comptiez-vous faire du monsieur s'il était arrivé jusque dans votre beau navire ? ». « L'intention était simplement de l'humilier et de lui faire présenter des excuses à sa femme. Et de lui faire voir à quel point elle avait dû se transformer » - « L'abandonner dans l'eau du port ne vous a pas paru un peu criminel ? » - « On vous dit qu'on ne savait pas qu'il ne savait pas nager. On pensait qu'un tel gaillard n'aurait eu aucun mal à s'en sortir » - « Et vous Madame ? Comment expliquez-vous cette belle tenue ? A votre âge ! » - « Si j'étais restée parmi eux en tailleur Chanel, vous pouvez imaginer qu'on m'aurait tout de suite repérée. Et puis, monsieur, il ne faut pas juger sur les apparences. Ces jeunes gens ne sont pas les parasites que sans doute vous croyez. Oui, ils refusent notre société de consommation informatisée mais se donnent pour ambition de vivre modestement de ce que leurs seules mains peuvent produire. Ils vous montreront l'enclos près de la Porte de Vincennes où ils élèvent quelques poules et cultivent quelques légumes. Certes, ils ne produisent pas

grand-chose pour la société mais ils ne lui en demandent pas beaucoup non plus. C'est sûr que le monde ne pourrait avancer qu'avec des gens comme eux, mais qui gênent-ils ? Fichez-leur la paix et occupez-vous plutôt des loubards qui squattent l'autre partie du Luxembourg. Je ne prétends pas adhérer à leur cause mais ils m'ont montré une autre façon de voir les choses. Même si je retourne dans mon appartement de la rue Guynemer et passe mes journées au Jardin du Luxembourg, ça ne sera plus tout à fait avec la même philosophie ». L'appel de Martha à la clémence sera finalement entendu. Faute de preuves pour contredire leur récit, ils s'en tireront avec pour chaque membre du groupe, Martha y comprise, à une belle amende pour non-assistance à personne en danger.

JEAN-CLAUDE COLLOVALD

==== O ====



Jardin du Luxembourg – Fontaine Médicis